



Clio. Femmes, Genre, Histoire

38 | 2013
Ouvrières, ouvriers

Ouvrières en Amérique du Sud (XIX^e-XX^e siècle)

Mirta Zaida Lobato

Traducteur : Capucine Boidin et Fanny Gallot



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/clio/11628>

DOI : 10.4000/clio.11628

ISSN : 1777-5299

Éditeur

Belin

Édition imprimée

Date de publication : 31 décembre 2013

Pagination : 209-224

ISSN : 1252-7017

Référence électronique

Mirta Zaida Lobato, « Ouvrières en Amérique du Sud (XIX^e-XX^e siècle) », *Clio. Femmes, Genre, Histoire* [En ligne], 38 | 2013, mis en ligne le 31 décembre 2015, consulté le 19 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/clio/11628> ; DOI : 10.4000/clio.11628

Tous droits réservés

Ouvrières en Amérique du Sud (XIX^e-XX^e siècle)

Mirta Zaida LOBATO

À la fin du XIX^e siècle, la plupart des nations latino-américaines étaient intégrées au commerce international par l'exportation de produits agricoles, miniers ou d'élevage et l'importation de biens manufacturés. Le développement des moyens de transport, principalement le train, et le processus d'urbanisation s'étaient accélérés. De nombreuses villes surgirent, de grandes villes furent transformées et embellies par de nouveaux bâtiments, parcs et jardins. La demande de main d'œuvre impulsa un important mouvement de population, des zones rurales vers les centres urbains, entre les différents pays de la région et depuis des pays plus lointains d'Europe et d'Asie¹.

Le monde du travail s'est complexifié avec des spécificités. Au départ dominait l'idée de la liberté du contrat, même si aujourd'hui elle peut être discutée. La liberté de mouvement et la modernisation des transports ont permis à un vaste marché du travail de se constituer. La relation salariale prévalait, même si des situations de contraintes et des formes non salariales de rétribution ont perduré jusqu'au début du XX^e siècle. Pour satisfaire la demande de consommation, de nombreuses activités se sont développées. Dans les usines et les ateliers des principales villes latino-américaines, les travailleurs, hommes et femmes, enfants et adultes, natifs et étrangers, indiens, métis, blancs et noirs ont produit des biens pour la consommation intérieure et pour l'exportation. Outre des questions de genre, des conflits ethniques et raciaux, ont accompagné le passage du travail d'esclave au travail libre et, de ce fait, entraîné des migrations.

¹ Je remercie Andrea Andujar, Silvana Palermo, Valeria Pita et Cristiana Schettini pour leurs commentaires.

Cet article se centre sur l'expérience du travail féminin dans les usines et les ateliers de la fin du XIX^e siècle au milieu du XX^e siècle. Ces espaces sociaux et professionnels sont caractérisés par leur hétérogénéité et l'instabilité provoquée par les cycles d'importation/production et par les fluctuations de la demande liées aux crises économiques et politiques. Mon intention est de présenter des situations et des problèmes en partant de plusieurs entrées, comme le niveau de participation féminine dans les activités productives, certains traits saillants de la discipline en usine, les tensions entre le travail et la vertu. Dans le même temps, j'insère cette analyse dans une historiographie qui s'est développée en Amérique du Sud, depuis le dernier quart du XX^e siècle, avec ses points communs et ses différences.

Le prolétariat féminin

Le prolétariat n'est pas seulement formé par le maçon, le charpentier, le forgeron, etc. qui sont les seuls cités. Pour les femmes ouvrières, poussées par la crise vécue par les maçons, mécaniciens et charpentiers dont elles sont les mères, les compagnes ou les sœurs, il faut parler et agir dans les usines, les ateliers et les rues de *nos villes* en direction des entreprises et des magasins, avec leur force de travail au prix fixé par les patrons. La faim a ses exigences d'adaptation !

pouvait-on lire dans le journal anarchiste chilien *El Alba* en 1906². Le travail féminin, motivé par l'insuffisance du salariat masculin, a été un sujet typique et récurrent dans la presse ouvrière, qu'elle soit anarchiste, socialiste, syndicaliste ou communiste, ceci à différentes périodes³. La citation précédente montre que le prolétariat n'était pas seulement composé d'hommes et qu'il fallait agir (organiser) et parler (protester) pour les femmes. Cette idée a cependant persisté longtemps, même dans l'historiographie sur le monde du travail.

Dans presque tous les pays, y compris en Europe, les histoires ouvrières écrites tant par les militants du mouvement ouvrier que par les historiens professionnels, ont d'abord essayé de répondre aux questions suivantes : qui étaient les travailleurs ? Que fabriquaient-ils ? Et surtout quelles organisations ont-ils créées ? Quelles ont été

² Cité dans Hutchison 2006 : 51 (italiques dans le texte).

³ Lobato 2009.

leurs idéologies dominantes et quelles étaient les formes de leurs protestations ? Les réponses se sont centrées sur les travailleurs industriels masculins et les femmes ont été absorbées dans l'expérience masculine du travail. J'ai signalé dans d'autres textes que cette manière d'écrire l'histoire faisait partie d'un mouvement plus ample, de caractère mondial, en lien avec l'émergence et la prégnance d'une structure de pensée (marxiste) fondée sur l'importance assignée à l'industrie et à ses travailleurs⁴. Les recherches qui dans les années 1960 ont renouvelé l'histoire sociale impulsèrent de nombreux débats, mais ceux-ci n'ont pas réussi à intégrer les femmes travailleuses à l'histoire. Il fallut attendre la fin des années 1980 pour que des historiennes féministes, au-delà de leurs différences, puissent impulser des discussions qui se cristallisèrent dans ce qui s'est appelé l'histoire des femmes et les études de genre. Quel que soit le point de départ (féministes, femmes, genre), ce fut un vrai défi de chercher de nouvelles sources, de relire les anciennes et de reformuler les questions et les théories de l'histoire sociale.

Il n'est pas facile d'analyser brièvement les transformations complexes, hétérogènes et hétérodoxes des histoires du monde du travail ; mais on peut affirmer que les femmes sont entrées dans une histoire caractérisée pendant longtemps par son androcentrisme. Pour les chercheurs latino-américains, la notion de classe sociale associée au marxisme est rapidement apparue comme étant ethno et eurocentrée, bien avant que les débats les plus récents sur les travailleuses ne s'y intéressent. Les recherches sur l'Amérique du Sud ont montré que les histoires du travail omettaient souvent les différences et les particularités nationales, raciales, ethniques et de genre.

Par ailleurs, l'analyse du monde du travail n'était pas une préoccupation centrale de l'histoire académique. C'est après les dictatures du second XX^e siècle en Argentine, au Chili et en Uruguay que l'histoire du travail s'est développée dans le monde universitaire. Parallèlement, certaines historiennes (c'était pour la plupart des femmes) ont commencé à repenser les processus historiques pour incorporer les femmes, à relire les sources en formulant de nouvelles questions impulsées par les débats féministes et par les dilemmes, les

⁴ Lobato 2008.

thèmes et les méthodologies de l'histoire sociale et à revoir plusieurs périodes historiques à la lumière des configurations à la fois changeantes et durables des relations de genre.

Plusieurs sources privilégiées par les économistes et les sociologues, comme les recensements, ont été revisitées à la lumière de cette perspective. La citation du journal anarchiste *El Alba* qui ouvre cet article, illustre clairement que les femmes avaient envahi les rues, les usines et les ateliers à la recherche de travail. Mais la quantification a été ardue. Des sociologues, des démographes et des historiennes ont discuté les critères de mesure utilisés par les recensements qui minimisent le pourcentage de participation des femmes au travail salarié en dehors du foyer. L'élaboration systématique de statistiques considérées comme modernes est associée à l'organisation des États-nations. La nécessité de connaître le nombre d'habitants, les activités, la production, l'éducation, le territoire et les institutions a favorisé le développement centralisé d'instruments statistiques, caractérisés par leur universalité, leur simultanéité et l'individualisation des acteurs de la vie sociale, économique et culturelle. Les statistiques, en particulier les recensements nationaux, ont consolidé l'imaginaire national, tant en Amérique qu'en Europe. En Argentine, plusieurs auteurs ont défendu l'idée que les statistiques ont aidé à asseoir les notions de peuple et de nation à l'aide de deux mécanismes : l'auto-identification collective de chaque pays, et la différenciation et la comparaison avec les autres États⁵. Mais l'appareil statistique a eu d'autres conséquences : il a identifié des personnes concrètes, porteuses de certaines caractéristiques distinctes, fondées non seulement sur les critères habituels (âge, urbain/rural, national/étranger), mais aussi sur les différences de sexe.

Diego de la Fuente, directeur du premier recensement national réalisé en Argentine en 1869, considérait que les décisions des hommes d'État devaient être prises en se fondant sur des informations fiables parce que les « statistiques révèlent à ceux qui savent les interpréter, les conditions organiques, physiques et morales, sociales et politiques, lesquelles sont riches d'enseignement pour le

⁵ Otero & Velázquez 1997 : 125 ; González Bollo 2004.

gouvernement des peuples»⁶. De cet ensemble de données qu'il considérait comme importantes pour l'action de l'homme d'État, se détachait le chapitre « Professions de femmes ». Il montrait non seulement que les femmes étaient occupées à de nombreuses tâches, mais encore que la « classe travailleuse féminine » était une voix exclue de la construction de la citoyenneté. Un *topos* fondamental des études récentes d'histoire politique.

L'introduction du recensement mentionnait que la femme « n'a ni vote, ni lieu pour faire connaître ses besoins et ses souffrances » : il était difficile d'écrire plus clairement la marginalisation des femmes par rapport aux décisions politiques et la difficulté pour elles d'énoncer publiquement leurs problèmes. Le texte soulignait aussi le caractère moral attribué au travail féminin qui, lorsque les femmes se trouvaient dans le besoin, protégeait leur « innocence »⁷. Le travail n'était alors pas encore dénoncé comme un frein à leur fonction reproductive comme il le sera au début du XX^e siècle. Tous ces thèmes – exclusion, nécessité de travailler, tension entre travail et vertu –, étaient, à l'époque, les clés pour expliquer les caractéristiques du travail féminin.

Au milieu du XIX^e siècle, l'information statistique et la presse en général justifiaient l'importance du salariat des femmes en arguant du manque de « moyens réguliers de subsistance » et « d'aide efficace », conséquences des conflits politiques et des guerres internes.

Le thème de la fécondité des femmes, surtout dans le mariage, constitue, en Argentine, avec le recensement de 1895, une innovation puisque la décision fut prise de considérer comme étant « sans profession » les femmes qui s'occupaient de leur « foyer ». Or, en écartant du recensement le travail féminin reproductif ou salarié dans le foyer et en privilégiant les arguments moraux de la primauté de la vie matrimoniale, les statistiques renforcèrent l'idée que les femmes avaient comme fonction première de s'occuper du mari et de la famille et que le mari devait subvenir aux besoins de sa famille et participer aux structures politiques et syndicales. Ce n'est qu'au milieu des années 1960 que ces critères furent à nouveau discutés et il fallut encore de nombreuses années de débats féministes pour modifier les

⁶ *Censo Nacional*, t. 1, 1895 : CXLII.

⁷ *Ibid.* : XLVII.

instruments de mesure statistique à la fin du XX^e siècle. L'introduction du recensement de 1895 remarque que la femme a été privée de ses « propres moyens de subsistance » parce qu'elle doit « se mettre sous la protection de l'homme (...) ». Tout ceci s'est traduit en termes statistiques par la chute de la participation féminine aux activités économiques. Dans d'autres cas, comme au Chili, cette chute a une double explication : la crise économique et la sous-représentation statistique⁸. Cette sous-estimation statistique rend l'analyse délicate et oblige les chercheurs à trouver d'autres sources complémentaires. Mais, même en s'appuyant sur une information biaisée, il est possible d'affirmer que les femmes furent importantes dans l'industrie, qu'elles se concentraient dans quelques domaines de la production et des services (alimentation, textile, vêtements), en particulier dans de grandes entreprises, et qu'elles dominaient dans le travail à domicile. Les statistiques démontrent aussi leur importance dans les soins de santé et d'éducation. Les recensements argentins, uruguayens et chiliens entre 1854 et 1960 prouvent que la proportion des femmes dans les activités industrielles était supérieure à 20%, même pendant les périodes où elles étaient le moins bien enregistrées. Si l'on ajoute le travail à domicile et au sein du foyer, le travail féminin acquiert une dimension quantitative majeure.

D'un autre côté, même en considérant le biais de la sous-représentation, une analyse minutieuse des recensements nous permet de remarquer qu'en 1895, l'industrie argentine du vêtement et des produits de coiffure et de beauté employait le plus de femmes (34%), suivie par la branche des produits chimiques (21,6%), tandis que l'alimentation et les industries graphiques en occupaient respectivement 12,6% et 11,1%. En 1914, l'industrie textile et celle de la confection embauchaient une majorité de femmes (61% des contrats). Elles étaient aussi nombreuses dans l'alimentation (14,6%). En 1935, le panorama était plus diversifié et les femmes travaillaient non seulement dans le textile, mais aussi dans le papier, le carton, le caoutchouc, l'alimentation et le cuir. Le recensement de 1947 présente un tableau réellement complexe en dissociant certaines activités, en séparant ouvriers et employés, femmes et hommes.

⁸ Hutchinson 2009.

Des analyses similaires pourraient être réalisées dans d'autres pays d'Amérique du Sud. Dans la ville colombienne de Medellin, les femmes travaillaient dans les usines de cigarettes et de cigares, de textile, d'aliments et boissons, tandis que dans les usines de la ville colombienne d'Antiochia, 68% des salariés étaient des femmes. En Équateur, les manufactures de Guayaquil et les usines textiles d'Atuntanqui, Riobamba et Quito concentraient elles aussi les femmes. Au Mexique, les ouvrières étaient nombreuses dans l'industrie textile et le vêtement depuis les premières décennies du XX^e siècle, même si le cas le plus connu est le travail manuel intensif dans la production d'appareils électroniques et électriques, les vêtements et autres, réalisés dans les années 1960 et 1970 pour les entreprises General Electric, RCA, NCR, Texas instruments, General Motors entre autres. Au Brésil, en 1920, 33,7% de la main d'œuvre dans l'industrie étaient des femmes : 51% dans le textile, 40% dans le vêtement, 31% dans le secteur chimique⁹. Au début du XX^e siècle dans l'industrie textile de São Paulo, 50% des ouvriers étaient des femmes. De plus, comme l'a signalé Ferraz Petersen, un examen minutieux du monde du travail brésilien en dehors de l'axe Río de Janeiro-São Paulo, permettrait de dresser un tableau plus nuancé¹⁰.

Le monde du travail ouvrier féminin en Amérique du Sud est donc lié à plusieurs processus convergents. D'une part, l'intégration des économies de biens primaires au marché mondial et l'expansion du commerce d'importation et d'exportation, ont engendré une croissance de la demande de biens, produite par la force de travail masculine et féminine dans les ateliers et les usines des villes. D'autre part, les migrations internes et internationales ont rendu flexible une offre de travail dont les femmes n'étaient pas absentes, ce que des analyses récentes sur le phénomène des migrations ont prouvé. Si le travail rural et urbain, à domicile et dans les foyers, constitue des secteurs importants pour l'activité féminine, il n'en reste pas moins que de nombreuses femmes étaient aussi salariées dans les usines et les ateliers. Comme l'a souligné il y a longtemps déjà María del

⁹ Pena 1981.

¹⁰ Ferraz Petersen 2009.

Carmen Feijoo, il faut non seulement les localiser, mais aussi expliquer les particularités de leur expérience professionnelle¹¹.

Les usines : « substitut du foyer abandonné »

La construction des « villes usines », villes et villas ouvrières, ou « villes entreprises » peut constituer un fil conducteur pour l'analyse du travail salarié féminin dans de nombreux pays d'Amérique latine. En Uruguay et en Argentine, quelques entreprises ont installé leurs compagnies de part et d'autre du Río de la Plata. Les entrepreneurs Salvo et Campomar comptaient nombre de femmes parmi leur personnel. Devenue en 1929 Société Anonyme Campomar et Soulas, elle a organisé la fabrication aussi bien à Juan Lacaze qu'à Buenos Aires. Le groupe Steverlynck installé en Argentine avait des filiales en Uruguay et au Congo Belge¹². Une usine de ce groupe s'est installée en 1932 dans un quartier de Montevideo et la filature Flandria dans la localité argentine de Jauregui. De nombreuses femmes y travaillaient. Au Brésil, dans l'usine Cruzeiro, le pourcentage des femmes était de 33%¹³. Ce qui n'était pas très différent des entreprises Lowel et Amoskeag en Nouvelle Angleterre ou d'autres entreprises en Europe.

« Le paternalisme social » régissait le travail des femmes comme celui des hommes. Son fondement était d'établir des programmes de bien être pour leurs employés comme la construction de maisons, d'écoles, de clubs, d'églises. Les femmes qui travaillaient dans ces compagnies étaient en majorité des femmes jeunes qui étaient éduquées selon un modèle plaçant la famille et les enfants au centre de leurs vies. Même s'il est vrai que ce modèle social était répandu, les patrons paternalistes insistaient sur le rôle de la famille et de la mère comme forces morales permettant l'élévation de l'individu. Par exemple dans les usines du groupe Steverlynck les discours et les publications exaltaient la maternité, la formation religieuse et le sacrifice comme étant fondamentaux pour les femmes¹⁴.

¹¹ Feijoo 1990.

¹² Ceva 2010.

¹³ Von der Weid & Rodrigues Bastos 1986 : 231.

¹⁴ Ceva 2010.

Dans de nombreuses compagnies, d'une façon générale (sans prendre en compte les nuances ou les décideurs), les idées du catholicisme social dont le fondement résidait dans la recherche de l'équilibre et de l'harmonie dans l'entreprise et dans la société, s'incarnaient dans les pratiques quotidiennes des chefs, sous-chefs et directeurs. C'est pourquoi, les conflits étaient généralement désamorcés, même s'il est possible d'observer des tensions à différents moments historiques en lien parfois avec des conjonctures politiques nationales. Le contrôle de la famille ouvrière exercé à travers les femmes trouve une expression particulière dans la surveillance exercée par les patrons dans les usines textiles de Medellín¹⁵. Les entreprises avaient fait de la chasteté une condition pour attribuer un emploi et chaque année une reine de l'usine était élue. En Argentine et au Brésil aussi étaient élues des reines de beauté, mais le sens était différent. Pour de nombreux entrepreneurs, comme ceux de Medellín, l'élection contribuait à renforcer des principes moraux, mais aussi à montrer que le travail n'était pas une menace pour l'ordre naturel de la famille patriarcale : les femmes devaient être chastes et féminines et les reines devaient rester vierges. Farnsworth Alvear montre la complexité du travail féminin et la façon dont les femmes négociaient ou non avec la discipline rigide de l'usine. Les histoires de reines non chastes et de renvois à cause de grossesses cachées montrent que les femmes violaient les normes et imposaient des limites au contrôle patronal. Ces infractions n'étaient pas seulement liées aux journées de travail excessif, aux abus des chefs et aux différences de salaires, mais aussi aux tensions et aux contradictions entre l'idéologie sexuelle des espaces de travail et les pratiques quotidiennes des travailleurs et des patrons.

Parfois ce paternalisme se limitait aux usines et s'étendait peu à la communauté, comme le montre l'exemple de l'usine textile *The patent Knitting company* installée dans la ville argentine de Berisso. L'usine fabriquait des fils et des tissus pour la bonneterie, mais aussi des toiles pour envelopper les viandes d'exportation. La filature entretenait une relation directe avec ses employés, en majorité des femmes seules et célibataires. Une relation personnelle et directe avec les directeurs,

¹⁵ Farnsworth Alvear 2000.

une attention aux problèmes soulevés par les travailleuses et une coopération pour résoudre des difficultés personnelles existaient bien, mais il n'y avait pas de construction de maisons, d'écoles, de clubs ou d'églises comme dans d'autres entreprises.

Le plus souvent, le travail féminin en atelier et en usine n'était pas régi par le paternalisme d'entreprise. L'industrie de l'alimentation constitue à ce propos un cas intéressant. Les usines de petits gâteaux, de pâtes, de bonbons, de boissons et surtout, les grandes entreprises qui exportaient de la viande, en particulier en Argentine et en Uruguay, employaient une abondante main d'œuvre féminine. La filière bovine, du point de vue des ouvrières travaillant dans les frigorifiques Swift et Armour de Berisso, incarne parfaitement le lien entre concentration de capital et concentration de femmes¹⁶. Entre 1870 et 1930, la production et l'exportation de viande ont augmenté sur les berges du Rio de la Plata au point de devenir la principale industrie d'exportation. Des milliers de travailleurs rejoignent les usines de Berisso, hommes comme femmes, argentins ou étrangers de tous les âges. Dans leur majorité, ils étaient Italiens, Polonais, Lituaniens, Russes et Espagnols. Les cycles d'occupation et de chômage ont converti ces entreprises en grandes portes tournantes par lesquelles entraient et sortaient les travailleurs en fonction des rythmes de production. Cet élément a eu un impact au niveau de l'organisation syndicale, mais aussi dans la vie des familles ouvrières. Une femme pouvait s'embaucher ou se retirer de l'usine en fonction des besoins de la famille. Souvent, elle pouvait concilier le travail salarié à domicile et le travail à l'usine, voire tenir un commerce tout en effectuant des heures dans l'industrie frigorifique.

Le travail féminin à l'usine avait un dénominateur commun avec le travail masculin : les longues journées, le manque de protection et d'avantages sociaux au début du XX^e siècle et le lent et progressif établissement d'une législation protectrice pour tous les travailleurs. Mais on peut également souligner d'importantes différences. D'une part, les lois protégeaient les mères ouvrières bien avant que le droit du travail ne devienne une réalité pour l'ensemble des travailleurs, pour préserver la « santé de la race ». D'autre part, les femmes se

¹⁶ Lobato 1995 et 2000 ; Rocchi 2000.

retrouvaient dans des tâches et des fonctions déterminées, considérées comme appropriées à leur sexe. Souvent, il s'agissait de tâches peu qualifiées, bien qu'il soit possible de discuter les critères avec lesquels se sont constituées les notions de qualification et de déqualification. En outre, il faut souligner certaines nuances selon l'activité. Dans l'industrie de la viande et de l'alimentation, les femmes s'incorporent à l'ensemble des travailleurs sans spécialisation, alors que dans l'industrie graphique leur intégration dans les ateliers a été le résultat d'un processus de mécanisation¹⁷. Quelle que soit l'activité, elles percevaient des salaires inférieurs à ceux des hommes. L'analyse des trajectoires des ouvrières enregistrées par certaines entreprises montre que les femmes atteignaient rarement les plus hautes qualifications. Les mots manœuvre, manœuvre pratique, semi-qualifié et qualifié, apparemment neutres, se chargent alors d'un contenu de genre, car les différences se maintiennent à tous les échelons¹⁸. En ce sens, on peut affirmer que lorsque les organisations syndicales se sont consolidées, même si les dates et les formes ont varié sur la scène latino-américaine, elles ont renforcé cette inégalité en l'incluant dans les conventions collectives.

Néanmoins, les inégalités économiques de genre ne sont pas spécifiques à l'Amérique latine : on les retrouve aux États-Unis, au Canada et dans les pays européens. Certains préjugés ont également joué sur le niveau de salaire. Le plus important et pérenne veut que la maternité soit la vocation des femmes, leur travail étant dès lors considéré comme temporaire, subordonné et complémentaire du travail masculin. L'idée du travail féminin comme « substitut au foyer abandonné » a été avancée par les organisations syndicales, ainsi que par des médecins, des avocats et des hommes politiques.

Comme je l'ai signalé, certaines usines et certains ateliers voyaient s'établir des codes moraux rigides, parfois contestés ou mis au service d'intérêts personnels. Dans les années 1920 et 1930, le travail en usine s'est développé dans de nombreux pays alors qu'émergeaient de nouvelles pratiques culturelles. On peut en particulier remarquer la diffusion des pratiques associées au développement de la santé et du

¹⁷ Badoza 1994.

¹⁸ Lobato 2000.

corps. Quelques entreprises ont alors formé des équipes féminines (basket-ball et natation) en cohérence avec cet idéal du corps harmonieux. L'image du corps beau et harmonieux est entrée en compétition avec celle de la pauvre ouvrière décharnée, au corps sans attraits¹⁹. L'idée même de beauté et de grâce féminine a été utilisée dans un conflit du travail en Argentine en 1948. L'action en justice visait l'indemnisation d'une jeune femme au motif qu'« une magnifique jeune célibataire s'est rapidement vue enlaidie esthétiquement, son succès social tournant brusquement à l'échec »²⁰. Un accident avait détruit la beauté de son corps (qui provoquait auparavant les désirs masculins) et barré son chemin vers le mariage et la maternité.

À la même période, on commence à élire des Reines du travail chaque premier mai sous les présidences de Juan Domingo Perón. Parmi différents aspects de ces élections, qui durent de 1948 et 1955, il faut souligner qu'elles remettent en cause l'opposition traditionnelle entre travail et beauté. Le péronisme étant un phénomène argentin, rien ne permet de dire si cette pratique s'est étendue à d'autres pays latino-américains. La littérature ne fait état que d'une Reine du Travail au Chili défilant dans les rues de Buenos Aires en 1951. Les reines du travail, comme les reines des usines étudiées par Farnsworth, sont un indice de la réconciliation de la beauté et du travail, de même que contrairement à un autre cliché répandu, travail et vertu n'étaient pas nécessairement opposés.

*

Depuis la fin du XIX^e siècle et le début du XX^e siècle, de nombreuses femmes ont intégré le travail en usine en Amérique latine. J'ai analysé ici certaines situations qui me semblent utiles pour tracer un cadre d'ensemble de ce travail d'usine féminin. Finalement, l'analyse révèle une situation fortement similaire à celle que l'on trouve dans de nombreux pays européens : difficulté à mesurer le travail féminin, ségrégation spatiale, disparité salariale par rapport aux hommes, renforcement des notions de subordination et de complémentarité,

¹⁹ Lobato 2005 et 2007.

²⁰ Lobato 2000.

tensions entre vertu et travail comme entre beauté et travail. On retrouve l'existence de codes moraux rigides qui sont aussi bien acceptés que contestés.

C'est grâce aux progrès des recherches entreprises par de nombreuses historiennes que le travail féminin en Amérique latine a fait son entrée dans l'histoire. En levant le voile qui recouvrait le travail féminin et en analysant ses implications politiques et sociales, les études classiques sur les travailleurs ont été profondément transformées. Il subsiste néanmoins des zones d'ombre et, malgré l'existence de recherches importantes et innovantes, il reste non seulement des périodes historiques inexplorées, mais aussi de nombreuses questions sans réponse.

*Traduction de l'espagnol par Capucine Boidin et Fanny Gallot,
relue par Agnès Fine.*

Bibliographie

- ALTERMAN BLAY Eva, 1978, *Trabalho domesticado: A mulher na indústria paulista*, São Paulo, Editora Atica.
- ARANGO GAVIRIA Gabriela, 2006, « Trabajadoras en campos y ciudades: Colombia y Ecuador », in Isabel MORANT (dir.), Guadalupe GÓMEZ-FERRER, Gabriela CANO, Dora BARRANCOS & Asunción LAVRIN (coord.), *Historia de las mujeres en España y América Latina*, vol. IV, *Del siglo XX a los umbrales del siglo XXI*, Madrid, Cátedra, p. 819-844.
- BADOZA Silvia, 1994, « El ingreso de la mano de obra femenina y los trabajadores calificados en la industria gráfica », in Lidia KNECHER & Marta PANAIÁ (dir.), *La Mitad del país. La mujer en la sociedad argentina*, Buenos Aires, Centro Editor de América Latina, p. 31-49.
- CEVA Mariela, 2010, « Los inmigrantes y la construcción del espacio laboral en Argentina. Dos estudios de caso (Fabrica Argentina de Alpargatas y Algodonera Flandria, 1884-1960) », *Mimeo*.
- COOPER Jennifer, DE BARBIERI Teresita, RENDON Teresa, SUAREZ Estela y Tuñón & Esperanza COMPILADORAS, 1989, *Fuerza de trabajo femenina urbana en México*, México, UNAM-Grupo editorial Porrúa.
- FARNSWORTH ALVEAR Ann, 1995, « Virginidad ortodoxa/recursos heterodoxos: hacia una historia oral de la disciplina industrial y de la sexualidad en Medellín, Colombia », *Entrepados*, Año V, p. 63-84.

- , 2000, *Dulcinea in the factory; myths, moral, men and women in Colombia's industrial experiment, 1905-1960*, Durham NC, Duke University Press.
- FEIJOO María del Carmen, 1990, « Las trabajadoras porteñas a comienzo del siglo », in Diego ARMUS (coord.), *Mundo urbano y cultura popular. Estudios de Historia social Argentina*, Buenos Aires, Sudamericana, p. 281-312.
- FERNÁNDEZ ACEVES María Teresa, 2006, « El trabajo femenino en México », in Isabel MORANT (dir.), Guadalupe GÓMEZ-FERRER, Gabriela CANO, Dora BARRANCOS & Asunción LAVRIN (coord.), *Historia de las mujeres en España y América Latina*, vol. IV, *Del siglo XX a los umbrales del siglo XXI*, Madrid, Cátedra, p. 845-860.
- FERRAZ PETERSEN Silvia Regina, 2009, « Levantamento de produção bibliográfica e de outros resultados de investigação sobre a histórica operária e o trabalho urbano fora do eixo Rio-Sao Paulo », *Cadernos Arquivo Edgard Leuenroth*, 14/26, p. 258-263.
- GONZÁLEZ BOLLO Hernán, 2004, « La cuestión obrera en números: la estadística socio-laboral argentina y su impacto en la política y la sociedad, 1895-1943 », in Otero HERNÁN (coord.), *El Mosaico argentino. Modelos y representaciones del espacio y de la población siglo XIX-XX*, Buenos Aires, Siglo Veintiuno de Argentina Editores, p. 29-31.
- HAREVEN Tamara & Randolph LANGENBACH, 1978, *Amoskeag. Life and Work in an American Factory-City*, New York, Pantheon Books.
- HUTCHINSON Elizabeth, 2006, *Labores propias de su sexo. Género, políticas y trabajo en Chile urbano 1900-1930*, Chile, Lom.
- , 2009, « La historia detrás de las cifras: la evolución del censo chileno y la representación del trabajo femenino, 1895-1930 », *Historia*, 33, Santiago [En ligne : http://www.scielo.cl/scielo.php?pid=S0717-71942000003300009&script=sci_arttext]
- LOBATO Mirta Zaida, 1990, « Mujeres en la fábrica. El caso de las obreras del frigorífico Armour, 1915-69 », *Anuario Instituto de Estudios Histórico-Sociales*, 5, Universidad Nacional del Centro de la Provincia de Buenos Aires, p. 95-116.
- , 1995, « La mujer trabajadora en el siglo XX : un estudio de las industrias de la carne y textil en Berisso, Argentina », in *Mujer, trabajo y ciudadanía*, Buenos Aires, Consejo latinoamericano de Ciencias Sociales, p. 13-71.
- , 2000, « Lenguaje laboral y de género en el trabajo industrial », in Fernanda GIL LOZANO, Valeria Silvina PITA & María Gabriela INI (coord.), *Historia de las mujeres en la Argentina. Siglo XX*, Argentina, Taurus, p. 95-116.
- , 2001, *La Vida en las fábricas. Trabajo, protesta y política en una comunidad obrera, Berisso, 1904-1970*, Buenos Aires, Prometeo libros / Entrepasados.

- , 2005, « Esto no era una competencia de belleza. Las voces de las reinas del trabajo bajo el peronismo », *Voces Recabradas*, 7/20.
- , 2006, « El trabajo de las mujeres en Argentina y Uruguay », in Isabel MORANT (dir.), Guadalupe GÓMEZ-FERRER, Gabriela CANO, Dora BARRANCOS & Asunción LAVRIN (coord.), *Historia de las mujeres en España y América Latina*, vol. IV, *Del siglo XX a los umbrales del siglo XXI*, Madrid, Cátedra, p. 801-818.
- , 2007, *Historia de las trabajadoras en la Argentina (1869-1960)*, Buenos Aires, Edhasa.
- , 2008, « Trabajo, cultura y poder: dilemas historiográficos y estudios de género en la Argentina », *Estudios de Filosofía Práctica e Historia de las Ideas, Revista anual de la Unidad de Historiografía e Historia de las Ideas*, Instituto de Ciencias humanas, Sociales y Ambientales, Mendoza, 9/10, p. 29-46.
- , 2009, *La prensa obrera. Buenos Aires y Montevideo, 1890-1958*, Buenos Aires, Edhasa.
- LOBATO MIRTA Zaida & Juan SURIANO, 1993, « Trabajadores y movimiento obrero: entre la crisis de los paradigmas y la profesionalización del historiador », *Entrepasados, Revista de Historia*, 4/5, p. 41-64.
- OTERO Hernán & Guillermo VELÁZQUEZ, 1997, *Poblaciones argentinas. Estudios de demografía diferencial*, PROPIEP, Instituto de estudios histórico-sociales-CIG.
- PENA MARIÁN Valéria Junho, 1981, *Mulheres trabalhadoras. Presença feminina na constituição do sistema fabril*, Rio de Janeiro, Paz e Terra.
- PORRINI Rodolfo, 2005, *La Nueva clase trabajadora uruguaya (1940-1950)*, Montevideo, Universidad de la República, Facultad de Humanidades y Ciencias de la Educación.
- RAGO Margareth, 1997, « Trabalho feminino e sexualidade », in Mary DEL PRIORE (dir.), *História das mulheres no Brasil*, Brasil, Editora contexto-UNESP, p. 578-606.
- RECCHINI DE LATTES Zulma & Catalina WAINERMAN, 1979, « Empleo femenino y desarrollo económico: algunas evidencias », *Cuadernos del Centre de Estudios de Población*, 6, Buenos Aires, p. 1-45.
- ROCCHI Fernando, 2000, « Concentración de capital, concentración de mujeres. Industria y trabajo femenino en Buenos Aires, 1890-1930 », in Fernanda GIL LOZANO, Valeria Silvina PITA & Maria Gabriela INI (coord.), *Historia de las mujeres en la Argentina. Siglo XX*, Argentina, Taurus, p. 223-244.
- SAPRIZA Gabriela, 1993, *Los Caminos de la ilusión. 1913. Huelga de mujeres en Juan Lacaze*, Uruguay, Editorial Fin de Siglo.
- , 2004, « Apuntes para un estudio del paternalismo industrial. Modelo de vida para la construcción de la familia “obrero-burguesa” », in Rodolfo PORRINI (coord.), *Historia y memoria del mundo del trabajo*, Uruguay, Universidad de la República, Facultad de Humanidades y Ciencias de la Educación, p. 43-64.

- VON DER WEID Elisabeth & Ana María RODRÍGUES BASTOS, 1986, *O Fio da meada. Estratégia de expansão de uma indústria textil*, Rio de Janeiro, FCRB-CNI.
- WEINSTEIN Barbara, 1996, *For Social Peace in Brasil. Industrialist and the Remaking of the Working Class in São Paulo, 1920-1964*, Chapel Hill and London, The University of North Carolina Press.